

Born in Tunisia to an Algerian family and educated in French, Taos Amrouche distinguishes herself among the "Maghrebins" writers because she is a woman, Catholic and francophone. Her novels, which are mostly autobiographical, are set in the historical context of colonization, which the author experienced for the first thirty years of her life. The themes of exile, life in the Algerian village, male dominance in Kabyle society, and the strength of the Kabyle women are prominent in her fiction. Although the main character is always a woman, Amrouche's work can not be considered feminist: her heroines do not question the patriarchal basis of their society.

Marie-Louise, Taos Amrouche est née à Tunis le 4 mars 1913 dans une famille originaire de Kabylie, région berbérophone de l'Algérie. Ses parents qui s'étaient convertis au catholicisme connaissaient bien le français car, chose fort rare à l'époque, ils avaient tous deux fréquenté l'école française. Taos passe son enfance et sa jeunesse à Tunis où elle reçoit une instruction uniquement française, la Tunisie étant alors un protectorat français. Elle fait en Kabylie, au "pays des ancêtres," des séjours peu fréquents mais qui laisseront en elle une empreinte profonde. En 1935 elle commence à écrire son premier roman et vers cette même époque elle se consacre à la reconstitution et à l'interprétation des chants berbères de Kabylie qui lui sont transmis par sa mère. Après avoir participé en 1939 au congrès de chant de Fès (Maroc) elle obtient une bourse pour la Casa Velasquez à Madrid où elle fait la connaissance du peintre français André Bourdil qui deviendra son mari et de qui elle aura une fille.

En 1945 Taos s'installe définitivement en France et de 1950 à 1974 elle travaille à la radiodiffusion française. En même temps, pour sauver de l'oubli les chants monodiques de Kabylie, elle donne de nombreux récitals. Loin de s'opposer, le chant et l'écriture sont pour la romancière des formes d'une même activité qu'elle a poursuivie jusqu'à la veille de sa mort: ils contribuent à perpétuer la voix des ancêtres.

Taos Amrouche est morte à Paris le 2 avril 1976.

Injustement réduite, trop souvent, à un rôle secondaire par des critiques qui la présentent avant tout comme la soeur de Jean Amrouche, le poète et essayiste, Taos Amrouche occupe une place bien à

À LA RENCONTRE DE TAOS AMROUCHE

part dans l'ensemble des romanciers maghrébins de langue française. Elle se distingue non seulement parce qu'elle est femme et que son premier roman appartient aux débuts de la littérature maghrébine d'expression française, mais encore par certains traits de sa biographie: née en exil, le français est sa langue maternelle et elle a été élevée dans la religion catholique, alors que les autres écrivains de sa génération ont vu le jour en un lieu où leur famille était établie de longue date, qu'ils ont appris le français à l'école et qu'à une exception près, ils sont musulmans.

Essentiellement d'ordre psychologique, intimiste, ses trois romans *Jacinthe noire*,¹ *Rue des tambourins*,² *L'Amant imaginaire*,³ dont le personnage principal est toujours féminin, se complètent et s'éclairent mutuellement, si bien que l'on a l'impression d'avoir affaire à une seule et même protagoniste dont chaque livre permet d'approfondir la connaissance. Toutefois et bien qu'elle soit apolitique, l'oeuvre romanesque de Taos Amrouche où l'autobiographie joue un rôle important, est marquée par le contexte historique du Maghreb colonisé dans lequel l'écrivaine a passé les trente premières années de sa vie. Déracinement et exil en constituent les thèmes fondamentaux sur lesquels se greffent ceux de la conversion au christianisme, du Pays des ancêtres, de la solitude, de l'amour toujours insatisfait.

Rue des tambourins révèle que la première cause du déracinement, "la source du mal" (p. 8), antérieure à la naissance de Marie-Corail, l'héroïne, est la conversion de ses parents au catholicisme qui, en les arrachant à l'islam, les a séparés de leurs demeures musulmans. Cette rupture est ressentie d'autant plus profondément qu'il s'agit d'un milieu où la tradition est la norme et où l'individu compte peu en regard du groupe familial ou villageois. Aussi les convertis ont-ils conscience d'être des renégats, terme dont le sens dépasse ici le domaine religieux. En effet, dans le contexte colonial, le colonisateur étant chrétien et le colonisé musulman, abjurer l'islam pour le catholicisme ne peut être considéré comme une simple question de conviction

personnelle. La conversion au christianisme est perçue comme un changement de camp, une sorte de trahison.

Autre cause de déracinement et qui accentue la première, l'exil quasi permanent des Iakouren (famille de Marie-Corail) qui, pour des raisons matérielles, ont été contraints de quitter leur village de Kabylie pour s'installer en Tunisie. Quoique Tenzis (Tunis) soit en terre maghrébine, c'est la ville où ne sont jamais parfaitement à l'aise les ruraux d'origine; de plus c'est un autre monde pour les Kabyles berbérophones qui ne comprennent pas l'arabe. Cependant les effets de la transplantation ne sont pas les mêmes pour les enfants et pour les parents. Ceux-ci souffrent de l'exil sans doute, mais ils ont passé leur enfance et leur jeunesse en Kabylie, ils se sont mariés entre Kabyles et sont certains de leur identité. Les enfants, élevés dans une religion qui n'est pas celle des ancêtres, vivant à la ville, fréquentant l'école française, irréversiblement acculturés, ne pourront jamais être totalement semblables à leurs compatriotes restés en Kabylie, pays auquel les rattachent pourtant des liens obscurs. Aussi, comme ils appartiennent à une génération de transition – la première née dans le christianisme et formée hors de Kabylie –, les enfants Iakouren seront-ils partagés et déchirés. Pris entre l'Orient et l'Occident, le passé et l'avenir et ne sachant à quel monde se rattacher, ils seront condamnés à la marginalité, à l'errance et à la solitude. C'est du moins ce qu'entrevoit leur mère dans son admirable lucidité.

Le thème du déracinement et de l'exil se double de celui du "Pays des ancêtres," la Kabylie que découvre la petite Marie-Corail à l'âge de dix ans. A peine découvert, le pays ne tarde pas à apparaître à la fillette comme un paradis perdu qui restera inoubliable et dont le souvenir s'imposera avec d'autant plus de force que passeront les années. Ce pays que quelques-unes des héroïnes arrachent à l'oubli et font revivre par l'écriture et par le chant, est vraiment un pays mythique, statique, intemporel, un paysage intérieur, un lieu de références psychologiques, morales et culturelles; c'est avant



Credit: CUSO

tout le monde de la nostalgie.

Est-ce à dire que la Kabylie est présentée dans les romans comme un lieu idéal où vit une société utopique? Certainement pas. Quelques pages de *Rue des tambourins* soulignent sans complaisance les laideurs d'un village kabyle, notamment la saleté, la maladie, la misère. En outre, on relève dans les romans de Taos Amrouche une vive critique de la prééminence masculine dans la société kabyle où l'"on a toujours (...) préféré les mâles" (*L'Amant*, p. 39), préférence admise d'ailleurs par les femmes elles-mêmes. Contestation aussi de l'austérité puritaine de l'éducation des filles dans un pays où leur était refusé le droit d'aimer et où la femme adultère pouvait être mise à mort tout comme celle qui attendait un enfant sans être mariée. L'opposition d'Aména (protagoniste de *L'Amant* ...) à une société si étroitement patriarcale se manifeste notamment par la crainte qu'elle éprouvait, jeune fille, d'être "annexée par un homme de (s)a race" (p. 400) et une fois devenue la femme d'Olivier, par son désir ardent d'avoir une fille en "réaction contre ceux

de (s)a race qui ne saluent hautement que la naissance d'un garçon" (p. 400).

Cependant, les femmes kabyles que présentent les romans ne jouent pas le rôle de victimes; loin d'être passives et effacées, elles ne manquent pas de caractère. *Rue des tambourins* signale "le courage des femmes de chez nous qui voient leur époux partir" (p. 17) pour travailler pendant des années dans les usines ou les mines de France. Dans le même roman, tandis que la grand-mère paternelle de l'héroïne exerce dans sa famille une autorité tyrannique (le despotisme des femmes âgées est vivement critiqué), sa grand-mère maternelle fait figure de rebelle, elle qui, jeune veuve, n'avait pas respecté les usages en refusant de se plier à la volonté de son frère, puis de ses beaux-frères et qui défiait l'ordre social en disant fièrement: "Ce tatouage qui orne mon menton vaut mieux que la barbe des hommes" (*Rue* ..., p. 90). Quant à la mère, elle a une très forte personnalité. Non seulement elle joue, au début du siècle, dans le village de son mari, le rôle d'écrivain public, rôle social d'autant plus important qu'à l'époque la plupart

des hommes de Kabylie étaient analphabètes, mais encore elle est véritablement l'âme de la famille: lucide, dynamique, progressiste, elle sent mieux que son mari la nécessité de se détacher de l'emprise du passé et d'aller de l'avant pour permettre à leurs enfants de s'adapter au monde dans lequel ils seront appelés à vivre. Tout en étant fidèle au rôle traditionnel de l'épouse et en étant profondément attachée à son mari qu'elle conseille et encourage en maintes occasions, elle ne craint pas de s'opposer à lui, en particulier à propos des enfants. La force de caractère est aussi un des traits distinctifs des protagonistes de Taos Amrouche qui, malgré leurs tribulations, ne se laissent jamais totalement abattre. Ainsi, du portrait de ces femmes indomptables – mère, grand-mères mais aussi Aména dans maintes pages de *L'Amant imaginaire* – qui, sans en avoir le titre, jouent souvent le rôle de chef de famille, se dégage une figure matriarcale.

On peut aisément qualifier de féminins les romans de Taos Amrouche car, outre le personnage principal qui est toujours une femme, le narrateur qui se

confond souvent avec la protagoniste est toujours une narratrice, mais on ne saurait parler de romans féministes au sens polémique du terme. En effet, malgré les contestations que nous avons déjà signalées à propos de la prééminence masculine dans la société kabyle, les diverses héroïnes ne mettent pas en question le rôle de la femme dans la tradition patriarcale de leur pays d'origine. Ainsi Marie-Corail adolescente attend le mariage comme la voie normale et imagine son avenir "comme un chemin malaisé sur terre: des enfants que je mettrais au monde et nourrirais de mon lait, un homme fort qui serait néanmoins un enfant parmi eux" (*Rue* . . . , p. 226). D'après l'agencement de cette dernière phrase, le rôle maternel semble primordial, ce qui est conforme aux coutumes de la Kabylie et du Maghreb tout entier où la femme n'est épouse que pour devenir mère, la maternité seule donnant un sens à sa vie et justifiant son existence. On sait, en effet, que la stérilité est considérée comme le plus grand des maux et qu'elle peut, ou tout au moins pouvait dans une passé très proche, entraîner la répudiation. D'autre part, dans *L'Amant imaginaire*, une des composantes du personnage d'Aména est sa qualité de mère qui est pour elle une source de joie et de réconfort et qui ne s'oppose nullement à ses activités artistiques; rôle maternel non seulement parfaitement assumé mais allant même jusqu'à suppléer les défaillances paternelles.

Quelle est par ailleurs l'image de l'homme, de l'époux, que se font les diverses héroïnes? Aména exprime son idéal du mâle viril, conforme à la tradition kabyle, mais allant au-delà de cette tradition, jusqu'à l'adoration du phallus (est-il rien de moins féministe?): "J'admire le mâle dans le secret (. . .) surtout cet emblème de la domination qui me transporte, ce phallus qu'aussi bien je me mettrais à adorer comme certains peuples de l'antiquité ou peuplades d'Afrique" (*L'Amant* . . . , p. 401). Marie-Corail, nous l'avons vu, voudrait avoir à ses côtés "un homme fort qui serait néanmoins un enfant (. . .) Et moi femme, amante, mère et fille, le tout à la fois de cet homme" (*Rue*, p. 226). Elle souhaite donc que l'homme qui partagera sa vie soit à la fois un homme-enfant dont elle sera la mère et un homme-père dont elle sera la fille. On peut voir ici un trait de la société kabyle où la femme se définit par rapport à l'homme, uniquement comme fille de son père d'abord, et en-

suite comme mère des enfants de son mari. Toujours est-il que le double homme-enfant, homme-père (ou homme fort) est une constante des romans de Taos Amrouche. Parfois force et faiblesse sont réunies dans le même personnage, mais le plus souvent, la protagoniste est partagée entre deux hommes, attirée par la force, la sagesse de l'un et la faiblesse enfantine de l'autre. L'homme-père dont l'héroïne attend et reçoit protection et enseignement est toujours beaucoup plus âgé qu'elle et il se retranche derrière cette différence d'âge pour se refuser soit à un mariage, soit à une liaison durable. Aussi en amour, l'homme-père n'est-il tout au plus qu'un "amant imaginaire," son véritable rôle étant celui de maître. Quant à l'homme-enfant, il se révèle parfois décevant par sa faiblesse même . . .

Quel peut donc être l'idéal des relations humaines? "Rien ne vaut un couple harmonieux: un homme et une femme (. . .) qui s'aiment à la face du ciel et se donnent sans compter de la joie" (p. 357), lit-on dans *L'Amant imaginaire* où l'on trouve par ailleurs une violente diatribe contre les homosexuels, symboles de déviation, d'anomalie, insulte à la féminité. Cependant les lesbiennes sont traitées avec beaucoup plus d'indulgence, la narratrice estimant que le plus souvent, le saphisme n'est pour les femmes qu'une réaction contre les hommes qui les ont déçues. Quant à Aména qui compte de nombreuses déceptions amoureuses mais qui n'a pas de goût pour le saphisme, elle se voudrait androgyne: "j'aimerais pour être heureuse, n'avoir besoin de personne et former un tout par moi-même, contenir en moi les deux éléments masculin et féminin" (*L'Amant* . . . , pp. 356-357). D'une part, cela explique le narcissisme orgueilleux du personnage et l'autoérotisme abordé dans *L'Amant imaginaire* avec une audace bien rare chez un auteur maghrébin de la génération de la romancière. D'autre part, le rêve androgyne se réalise sur le plan de la création artistique, élément masculin de la personnalité d'Aména qui, néanmoins, n'abandonne rien de sa féminité:

J'ai conscience (. . .) de faire l'acte d'amour (celui de l'homme qui chevauche la femme) chaque fois que je domine un de ces chants héroïques comme un coursier, chaque fois que je clame avec force et plénitude, de toute mon âme et de tout mon sang une de ces monodies millénaires (. . .) et cependant cela ne m'empêche pas d'aspirer à être prise et bercée dans les bras d'un

homme, caressée et recomposée. (L'Amant . . . , p. 302)

La protagoniste de chacun des romans affirme qu'elle porte un intérêt passionné aux êtres et cependant la communication s'établit péniblement entre elle et les autres, la relation amoureuse est souvent difficile sinon impossible, de sorte que l'héroïne semble se caractériser par son inaptitude au bonheur. Cela s'explique en partie par l'éducation qu'ont reçue Marie-Corail (*Rue* . . .), Reine (*Jacinthe* . . .) ou Aména (*L'Amant* . . .) où le sens chrétien du péché s'unissait aux tabous de la société kabyle musulmane. Mais les raisons du malaise existentiel qu'éprouvent ces différents personnages sont plus profondes: elles viennent de la double appartenance des protagonistes à des milieux culturels fort différents, kabyle et français. On sait que pendant la période coloniale, la France se flattait, au nom de sa mission civilisatrice, de faire accomplir, grâce surtout à l'instruction, un bond de plusieurs siècles aux populations de son empire. Dans *L'Amant imaginaire*, Aména qui résume les deux autres personnages féminins pourrait passer pour un cas exemplaire d'assimilation car elle a été élevée dans la religion des Français et ayant reçu une instruction uniquement française, elle est devenue écrivaine de langue française. Or, cette même Aména, comme à des degrés divers Marie-Corail et Reine qui toutes tentent vainement d'harmoniser les deux mondes qu'elles portent en elles, révèle l'utopie de l'oeuvre civilisatrice de la France qui n'a pas réussi – ne pouvait réussir – à transformer totalement les colonisés mais qui, trop souvent, a fait d'eux des déracinés, des êtres hybrides, incertains de leur identité, déchirés, malheureux. Dans cette perspective, l'oeuvre romanesque de Taos Amrouche, marquée par une quête d'identité, démontre l'impossibilité d'une assimilation parfaite; elle apparaît en même temps comme une recherche affective et culturelle du temps et du pays perdus et comme un retour, par l'imaginaire, au village ancestral.

¹Paris: Charlot, 1947; réédit. Paris: Maspero, 1972.

²Paris: La Table ronde, 1960.

³Mane: Nouvelle Société Morel, 1975.

Jeanne Adam est professeure de français à l'Université de Victoria (Colombie Britannique). Elle s'intéresse particulièrement à la littérature maghrébine d'expression française.